Document generated on 08/13/2025 6:27 a.m.

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire

Bande dessinée et beau livre

Virginie Fournier, François Cloutier and Emmanuel Simard

Number 173, Spring 2019

URI: https://id.erudit.org/iderudit/90399ac

See table of contents

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)
1923-239X (digital)

Explore this journal

Cite this review

Fournier, V., Cloutier, F. & Simard, E. (2019). Review of [Bande dessinée et beau livre]. *Lettres québécoises*, (173), 76–81.

Tous droits réservés © Lettres québécoises inc., 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Pourfendre le sexisme ordinaire, une case à la fois

Virginie Fournier

Après quelques titres publiés de manière indépendante, *Val-Bleu* signe chez Remue-ménage un malicieux guide qui lève le voile sur les « rapports non sexuels et harmonieux entre hétéros de bonne volonté ».

D'aucun·es pourraient croire que l'amitié entre individu·es de genres opposés est une notion généralement acceptée, du moins admise. En tout cas, c'était mon opinion avant de constater le type de discussions que *La zone de l'amitié* suscitait. Sa couverture médiatique (particulièrement à la radio) a eu tôt fait de me démontrer la pertinence du livre de Val-Bleu, bien avant ma lecture. Peut-être parce que j'évolue dans une bulle montréalocentriste-féministe-un-brin-radicale, ou alors parce que je n'ai jamais eu de problème à avoir des amis garçons, j'étais loin de penser que la question de l'amitié homme-femme *en tant que telle* puisse fournir matière à débat. *My bad,* je ne suis peut-être pas prête à être lâchée lousse dans le vaste monde, ou plutôt, chapeau à Val-Bleu qui a eu le flair et le courage d'inciter ses lecteurs et lectrices à revisiter leurs a priori, pour qu'ils et elles profitent mieux de cette chose « fucking grandiose » qu'est l'amitié, tous genres confondus.

Débusquer les sophismes et les clichés

Val-Bleu s'affaire, avec *La zone de l'amitié*, à nommer et à représenter les dynamiques et stéréotypes nocifs. Cette approche engagée de démocratisation et de diffusion de savoirs féministes rappelle le travail de l'autrice française Emma, qui a mis en lumière, dans une BD désormais virale, le problème de la charge mentale imposée aux femmes. Le style faussement naïf de Val-Bleu, que l'on peut aussi rapprocher de celui d'Emma, sert bien cette mission qui est d'interpeller sans détour ni fioritures les lectrices et lecteurs. L'économie de détails et de sophistication dans le dessin accentue la manifeste intention de clarté de la bédéiste, que l'on entend presque nous dire : « Regarde, ça ne peut pas être plus simple, limpide et évident que ça, tu vas voir, tu *peux* comprendre. »

Son humour absurde contribue aussi à remplir efficacement l'objectif du livre : instruire tout en amusant. La narratrice, emportée par son élan de transmettre sa foi inconditionnelle en l'amitié, se fait troubadour, puis hot dog ; une acolyte lapine chante ses louanges ; l'alter ego de la vieille fille frustrée s'impose ; les gars lourds s'essaient ; autant d'archétypes qui se rencontrent et se confrontent. Les différents personnages qui peuplent l'imagination fertile de Val-Bleu lui permettent ainsi de présenter plusieurs analyses féministes de manière assez concrète, voire pragmatique. L'autrice relève habilement les entraves et les préjugés que l'on cultive vis-à-vis de l'amitié, qu'il s'agisse des projections nocives sur les relations homme-femme entretenues dès l'enfance, des bienfaits de l'amitié que l'on sous-évalue systématiquement (alors que l'amour demeure toujours mieux placé dans la hiérarchie de l'affection), ou encore du manque de modèles positifs et diversifiés dépeignant l'amitié dans la culture populaire.

Les problèmes liés à la mauvaise appréhension du rejet, associés à une masculinité toxique – ou du moins à une perception très sexualisée et utilitaire des rapports humains –, s'avèrent particulièrement bien déconstruits. Comme l'énonce avec justesse la lapine : « [q]ue ce soit dit tôt ou tard, pour quelqu'un qui ne sait pas affronter le rejet, ce ne sera jamais correct. » Et vlan ! Nous voilà confronté·es à la possibilité de rapports déchargés du dictat de la séduction et de la pression de plaire à tout prix.

Ça soulage.

Un délire bien guidé, malgré quelques glissements

Si le maniement de l'absurde est assurément une des forces de la bédéiste, quelques glissements et parenthèses font zigzaguer le récit un peu trop en dehors des limites du sujet – je songe entre autres à la digression sur les Femen, moins convaincante, à mon avis, que le reste du propos de Val-Bleu. Sa réflexion sur l'amitié aurait peut-être gagné à être plus linéaire, au vu de sa facilité à exposer de manière décomplexée et avec humour des sujets sensibles. Peut-être qu'en raison de sa présentation comme un guide, me suis-je forgé des attentes qui diffèrent de ce qu'est réellement le livre. Toutefois, ce reproche que j'adresse à cette première bande dessinée publiée chez Remue-ménage ne vise pas à en décourager la lecture ; au contraire, je salue cette parution et je suis convaincue de son importance.

Il n'y aura jamais trop d'outils qui, patiemment, s'attardent à défaire les nœuds du piège patriarcal. À une époque où trolls et *incels* font du tapage sur les réseaux sociaux, *La zone de l'amitié* donne le coup d'envoi à une conversation nécessaire. ◆

☆☆☆
Val-Bleu
La zone de l'amitié
Guide des rapports non sexuels et harmonieux entre hétéros de bonne volonté
Montréal, Remue-ménage
2018, 100 p., 19,95 $

Un hiver qui se termine trop vite

Virginie Fournier

Les péripéties de la vaillante livreuse Flavie trouvent malheureusement déjà leur fin.

Avec ce troisième tome, l'autrice Cab conclut sa très appréciée série *Hiver nucléaire,* récit de science-fiction dont l'action se déroule dans un Montréal radioactif et plutôt frisquet. Avec humour et originalité, les albums mettent en scène plusieurs lieux et symboles emblématiques de la métropole, notamment les bagels Fairmount, l'UQAM ou encore des quartiers reconnaissables, par exemple le Plateau, Hochelaga et Parc-Ex. Utilisés à bon escient et avec un juste dosage, ces différents clins d'œil à la vie montréalaise, relevés de science-fiction, forment un univers référentiel engageant, qui rejoint un large public, notamment de jeunes adultes. Les lecteurs et lectrices anglophones sont aussi conquis·es grâce aux éditions BOOM ! Studios qui assurent la publication de la série en anglais.

Je dois le dire, je considère que l'une des principales forces d'*Hiver nucléaire*, c'est que cette bande dessinée parvient à divertir son lectorat sans pour autant consentir à représenter les stéréotypes (souvent genrés) que l'on peut retrouver dans certaines littératures de genre, que Cab convoque, et dans la BD consacrée. En effet, la série a su esquiver de nombreux lieux communs, en particulier dans le développement des relations entre les personnages, et ne verse ni dans la visée pédagogique ni dans le purement humoristique. On se retrouve en fait avec une lecture qui se veut divertissante et réconfortante. Cab a cultivé dans son écriture une grande facilité d'approche vis-à-vis de son public, tout en refusant les raccourcis aisés dans la construction de ses bandes dessinées.

Hiver nucléaire prouve par son efficacité qu'on n'a pas nécessairement besoin de tout réinventer pour plaire *et* intégrer de la nouveauté. L'originalité de la série se retrouve dans des détails, dans le travail bien fait de l'autrice, qui se positionne à la fois dans le sillage du *comic* américain et dans celui d'une bande dessinée typiquement québécoise. Cab nous offre ainsi une lecture indéniablement égayante et intelligemment originale.

Un univers chaleureux malgré la basse température

Le troisième tome d'*Hiver nucléaire* boucle les intrigues développées précédemment dans la série. Flavie, héroïne à la fois attachante et bougonneuse, se démarque par sa débrouillardise impétueuse qui se renouvelle à chacun des tomes. Chauffeuse expérimentée de motoneige, Flavie arpente les rues de Montréal pour effectuer des livraisons de toutes sortes, dont celles des fameux bagels au sirop pour la toux et, si on la perçoit d'abord comme un loup solitaire introverti, on découvre bien vite la richesse de ce personnage téméraire dont la construction défie plusieurs carcans.

Dans ce dernier tome, Flavie rejoint un groupe de jeunes chercheurs et chercheuses de l'UQAM dans leurs expéditions en zone radioactive et prouve par ses compétences techniques et sa connaissance empirique du territoire montréalais qu'elle est essentielle à la réussite de leur entreprise. Ce projet, qui l'emballe, la pousse à se dépasser et à revoir ses priorités. Ainsi se termine une idylle avec Marco, homme parfait de prime abord, qui fait maintenant pâle figure en comparaison d'Alex, un scientifique réellement soucieux du bien-être de Flavie. De fait, les différents personnages secondaires qui s'ajoutent, au fur et à mesure de l'avancement de la série, assurent en grande partie l'évolution des intrigues, en ne demeurant pas figés dans leur rôle et en ne répondant pas aux attentes que l'on peut généralement entretenir à leur égard.

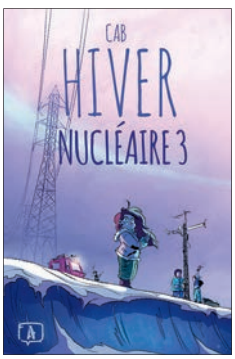
Encore !

Malgré tout le bien que je pense de la série, j'aurais aimé que certaines situations soient davantage développées, et que l'origine et les conséquences de la radioactivité de Montréal (qui d'ailleurs affecte Flavie) soient mieux campées dans le développement de l'intrigue. À certains moments, on peut avoir l'impression que les évènements avancent un brin rapidement, ou que les raisons pour lesquelles ces péripéties surviennent sont floues, ce que je peux mettre sur le compte de la concision d'*Hiver nucléaire*. Ces différents aspects auraient en effet pu se ficeler un peu plus tard dans la série ; n'est-ce pas d'ailleurs un des avantages de l'écriture sérielle, que de pouvoir disperser ces explications ? Les raisons pour lesquelles la série se décline en trois tomes seulement ne me semblent pas se justifier complètement sur le plan du scénario.

M'enfin. Je me doute bien que de nouveaux projets d'écriture doivent titiller Cab, et je vais attendre avec impatience son prochain album. Et puis, est-ce vraiment une critique quand ma principale réserve sur la série est qu'elle n'ait pas duré assez longtemps ?

On va se le dire, donner un caractère invitant à un *hiver nucléaire,* ce n'est pas rien.

En tout cas, c'est réussi avec Cab. ◆



☆☆☆
Cab
Hiver nucléaire 3
Montréal, Front Froid
2018, 100 p., 20,95 $

La maison hantée de Rosemont

François Cloutier

Pour cette série oscillant entre réel et fantastique, et destinée aux adolescents, Geneviève Pettersen s'est adjoint le dessinateur François Vigneault.

Blogueuse, chroniqueuse, autrice (son roman *La déesse des mouches à feu* a été un succès critique et populaire), Geneviève Pettersen promène sa plume et sa verve où bon lui semble, du *Sac de Chips* du *Journal de Montréal* aux planches du Théâtre de Quat'sous. Pour son premier scénario de bande dessinée, c'est à François Vigneault, créateur de l'album *Titan* paru l'an dernier chez Pow Pow, qu'est revenue la tâche d'illustrer les mots de la romancière. Ce dernier donne un souffle et une vision à un récit qui tombe souvent dans le cliché, mais qui n'est pas dépourvu de qualités pour autant.

La grande ville

Le récit initiatique qu'a créé Geneviève Pettersen ne gagnera pas de prix d'originalité. Alexis, le héros, est un jeune garçon d'une douzaine d'années qui vit à Chicoutimi avec ses parents. Son univers bascule lorsque son père meurt d'un accident de travail et que sa mère décide de changer de vie en emmenant son fils habiter à Montréal, sur la 13e Avenue dans le quartier Rosemont. Déraciné et désorienté, le personnage principal trouve un ami en Ernest, son voisin de l'appartement du dessus. La rencontre avec Alice, véritable déesse aux yeux d'Alexis, l'aidera aussi à accepter sa nouvelle existence. La scénariste réussit tout de même à intéresser le lecteur grâce à son héros, qui, même s'il a perdu tous ses repères, ne s'écroule jamais devant les obstacles. Les récitatifs insérés dans plusieurs cases contiennent les pensées d'Alexis qui devient le narrateur de sa propre histoire ; procédé extrêmement efficace dans cet album. L'arrivée d'Alice le chamboule complètement, et ce, avec raison ; la jeune fille a les yeux pétillants, une détermination à toute épreuve, et ne semble pas trop se laisser marcher sur les pieds.

Alexis s'habitue à Montréal et apprivoise son environnement. Sans grande subtilité, Geneviève Pettersen veut faire découvrir à son lecteur les beautés de la vie de quartier. Et si elle y réussit, c'est beaucoup grâce aux dessins de François Vigneault. Ses personnages sont tout en finesse, son trait est gras, il respire. Les cadrages qu'il utilise sont simplement magnifiques, les premières planches qui montrent la mère annonçant la terrible nouvelle à son fils sont belles, rien n'est trop appuyé et on se doute bien du drame qui se trame quand le garçon gravit les marches vers la chambre de sa mère, passant devant la série de photos de famille encadrées. Le noir et blanc sied bien à Vigneault, il se sert habilement des tonalités de gris pour des retours dans le passé, ou encore pour illustrer ses arrière-plans. Voici un dessinateur qui se met complètement au service du scénario et qui transforme un récit somme toute banal en quelque chose de vivant et d'original. Malheureusement, il n'arrive pas à sauver la dernière partie de l'album.

Brisure de ton

Quelques jours avant l'anniversaire d'Alice, auquel il est invité, Alexis se retrouve dans l'appartement de son ami Ernest. L'endroit ne lui plaît guère, l'odeur de renfermé est omniprésente. Puis, le mystérieux Ernest sort de son placard un jeu de Ouija, qui, selon certains, permet de communiquer avec les morts. Notre héros hésite à jouer, mais son ami le convainc lorsqu'il lui raconte et surtout lui montre, par télépathie, la façon dont son père est décédé. Quand Alexis pose une question à son défunt papa, la réponse qu'il obtient à travers la planche lui prouve hors de tout doute que c'est bel et bien son père qui lui parle. À partir de ce moment dans l'album, le monde d'Alexis prend une tournure surnaturelle qui, peut-être, plaira à certains jeunes lecteurs mais qui, pour ma part, m'a profondément ennuyé. Les dernières planches ressemblent à une mauvaise imitation de ces émissions américaines pour adolescents où se côtoient esprits et vampires.

Bien sûr, tout pousse à croire qu'Ernest est un fantôme, il se décrit comme un garçon de treize ans qui aime David Bowie, alors que trône dans sa chambre une affiche du disque *Low* paru à la fin des années soixante-dix. Ses vêtements le trahissent, comme sa coupe de cheveux. Ces évènements surnaturels arrivent au moment où l'histoire d'amour entre Alexis et Alice débute. Dommage, car cette romance, aussi cliché soit-elle, prend tout son sens dans l'attachement que l'on porte à ces deux jeunes. On a la désagréable impression que les personnages sont forcés d'entrer dans un récit gravé dans le béton, au cadre rigide, alors que c'est dans les banalités de leur quotidien qu'ils semblent les plus crédibles. Espérons que le deuxième tome de *13e Avenue* permette à Alexis et Alice de s'épanouir davantage. ◆

☆☆
Geneviève Pettersen
et François Vigneault
13e avenue
Montréal, La Pastèque
2018, 176 p., 19,95 $

Y mettre le paquet

François Cloutier

Juste avec ce titre, les boutades se bousculent dans notre tête. C'est le but de l'auteur de *Pénis de table,* qui propose une conversation sans tabous sur la sexualité masculine.

Le dessinateur et scénariste Cookie Kalkair (Charles Huteau dans le quotidien), concepteur vidéo pour Ubisoft, en est à son deuxième album après la parution en 2016 des *9 derniers mois (de ta vie de petit con)* aux éditions françaises Les Arènes, œuvre autobiographique qui racontait la grossesse de sa conjointe. Cette fois-ci, c'est après avoir constaté l'absence d›ouvrages sur la sexualité masculine qu'il a eu l'idée de rassembler un groupe d'hommes afin d'aborder le sujet de façon directe, sans pour autant tomber dans la discussion sensationnaliste. Charly, le prénom que prend l'auteur dans l'album, a recruté six hommes, trois Québécois et trois Français, de différentes orientations sexuelles et d'âges relativement variés (entre vingt-six et quarante-cinq ans) afin qu'ils conversent sur six grands thèmes liés à leur sexualité. Le livre se construit donc sur les vraies confessions des participants. Le résultat s'avère digne d'intérêt, bien que parfois trop anecdotique.

De tout pour tous les goûts

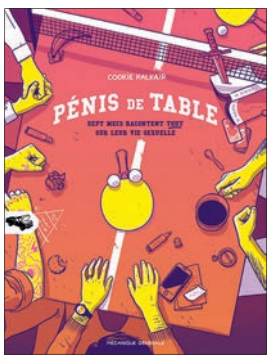
J'avoue d'emblée que la prémisse de cet album ne m'excitait nullement, étant convaincu qu'on y ressasserait nombre de clichés et que les conclusions qui seraient tirées de ces échanges seraient faussées vu le faible taux d'échantillonnage. Or, dès la fin de la première partie, j'ai compris que mes appréhensions se révélaient fausses, et que cette lecture serait fort agréable, instructive et parfois troublante. Aucune morale ou leçon n'est soulignée à grands traits, le lecteur assiste à une discussion franche sur la sexualité de sept participants, où l'on évite habilement les généralisations. L'album se construit en six chapitres distincts : la masturbation, l'orientation sexuelle, le pénis, l'orgasme, les fantasmes et la performance. Parmi le groupe d'hommes, trois sont hétérosexuels, un est pansexuel, un autre est homosexuel et les deux derniers s'avouent bicurieux. Le maître du projet, Charly, mène les échanges et relance les conversations avec des statistiques pigées ici et là. Les participants sont représentés assis autour d'une même table, chacun s'exprimant sur le sujet donné. Les traits des personnages sont caricaturaux, mais le dessinateur réussit brillamment à faire ressentir leurs émotions à travers leurs visages. Les vêtements, les couleurs et les décors utilisés varient aussi à chaque chapitre. Par exemple, lorsqu'il est question d'orientation sexuelle, les participants se retrouvent dans la jungle ; à la discussion sur l'orgasme, ils sont à bord d'une fusée, et ils sont vêtus comme des chevaliers au chapitre sur la performance. L'exercice amuse et brise la monotonie qui aurait pu s'installer à lire et à regarder des conversations d'hommes assis dans une salle de réunion ou dans une cuisine.

L'idée de pêcher des candidats de plusieurs horizons sexuels s'avère fort pertinente, mais c'est leur personnalité qui les rend crédibles et attachants, bien au-delà de leurs préférences. Par exemple, à un certain moment, Damien, hétéro et en couple, après avoir écouté les autres participants raconter leurs expériences, exprime sa frustration de se sentir à trente-quatre ans presque comme un puceau devant les récits parfois abracadabrants de certains de ses collègues. Stéphane, pansexuel, le réconforte en lui confiant qu'il lui envie sa chance d'être « casé » avec sa femme. Pour Stéphane, toutes les expériences sexuelles qu'il a eues sont derrière lui et il a maintenant de la difficulté à trouver quelque chose qui l'excite réellement. Ces types d'échanges sont les plus intéressants, ils vont au-delà des nombreuses et simples listes d'expérimentations ou de préférences sexuelles.

Trop éparpillé

Bien que l'on s'attache aux différents intervenants, certains chapitres sont un peu trop longs pour l'intérêt qu'ils suscitent. Le troisième, qui porte sur le pénis, sa taille et la circoncision, n'amène rien de bien nouveau sous le soleil, les discussions tournent un peu en rond et ne sont pas étoffées comme l'est la partie sur l'orgasme masculin. Le chapitre sur la performance aurait tout aussi bien pu être écourté, tout comme celui sur les fantasmes. Après avoir nommé les leurs, les protagonistes se questionnent sur l'importance ou non de les mettre en pratique. Rien de très transcendant ici, on se croirait presque dans un épisode de *Parler pour parler* animé par Janette Bertrand.

Il n'était pas dans les intentions de l'auteur de publier un album « documentaire » au sens strict du terme. Cependant, à force de voguer entre deux eaux, on saisit mal où Cookie Kalkair cherche à nous amener. À un participant qui évoque ses problèmes d'éjaculation, Charly conseille d'aller consulter un sexologue, ce qui semble la bonne chose à faire. Puis, lorsqu'un autre avoue qu'il est responsable de onze avortements, mise à part la surprise d'un tel fait chez un seul homme, la confession est traitée avec banalité. Loin de l'idée d'une leçon de morale, il m'apparaît pourtant sensé de penser que certaines personnes autour de la table ont pu réagir à ces propos. En somme, un album rempli de bonne volonté, mais qui se perd au fil des planches. ◆



☆☆
Cookie Kalkair
Pénis de table
Montréal, Mécanique générale
2018, 184 p., 29,95 $

Une histoire de liberté

Emmanuel Simard

Un livre incontournable pour une fondation qui l'est tout autant.

Colossal est le premier mot qui, chez la personne observant ce pavé, fend l'esprit et l'occupe définitivement. Tout de rouge vêtu – la couverture toilée, les tranches et pages de garde –, l'objet impressionne par son format et ses quelque trois cents pages faites d'un papier épais, qui s'imposent sans conteste à notre regard. L'incontournable institution DHC/ART souligne majestueusement ses dix ans d'existence en publiant *Libre,* un livre somme qui rassemble tous les artistes exposés dans ses murs depuis sa création par la mécène Phoebe Greenberg. Cette dernière, accompagnée par son équipe, poursuit l'investigation sur le « type d'art susceptible de trouver un écho dans la communauté, afin d'instaurer un dialogue entre la ville et les stratégies et propositions artistiques de par le vaste monde ».

C'est un livre destiné à s'ancrer dans l'histoire.

Entrecoupé de plusieurs textes et entretiens fort pertinents, le livre explore dans un premier temps l'« antre », de la fondation, dont l'ethnographe canadienne Sarah Thornton fait le court portrait, dans un style journalistique, de chacun de ses intervenants. Ironique, le texte de Jan Verwoert s'interroge sur l'intérêt de la séduction en art, oscillant entre petite farce pour initiés et métaphore acide. L'un des mandats de l'institution est mis en lumière par une intéressante discussion avec les membres de DHC/ART Éducation autour des caractéristiques de leur approche pédagogique et la « relation entre leur méthodologie et leur travail de médiation dans les salles d'exposition ». Pour conclure l'ouvrage, l'équipe passe en revue les changements qui se sont produits au fil des dix dernières années dans le champ artistique et réfléchit à ce que cela signifie pour les temps à venir.

Liberté grande

Comme la fondation qu'il célèbre dans ses pages, l'ouvrage présente un contenu rigoureux accompagné de vues d'installations et de documents photographiques exceptionnels. La photographie d'exposition s'avère parfois stérile, n'ayant d'autre intérêt que celui de remplir le département des archives, mais ici, dans cet ouvrage, l'œil est souvent ravi. Les prises de vue sont conçues de telle façon qu'elles parviennent, en deux ou trois clichés, à d'abord indiquer clairement l'organisation spatiale de l'œuvre dans la salle d'exposition, mais aussi à y faire percevoir l'ambiance et la force de l'œuvre. Les partis pris esthétiques du photographe nous font presque toucher sa plasticité, tout en transmettant l'émotion ou le concept qui s'en dégage. C'est le cas de la majorité des photos produites (créées serais-je tenté d'écrire) par Richard Max Tremblay, où un dialogue d'artiste à artiste est clairement palpable. Ce choix fait se démarquer ce livre qui, comme l'indique Jon Knowles, « s'apparenterait davantage à une capsule témoin qu'à un simple recueil centré sur les activités de DHC/ART ».

Les textes qui présentent chacun des artistes exposés ne dépassent jamais une page ; leur concision, leur précision chirurgicale nous font entrer rapidement dans son univers, connaître ses préoccupations et sa démarche, tout en alimentant notre désir d'en savoir davantage, de poursuivre notre exploration. Véritable compendium de l'art contemporain mondial, l'ouvrage demeure accessible et agit comme une porte d'entrée exemplaire pour parfaire les connaissances et le regard d'un lecteur peu habitué à cette production plus actuelle. Il répond également à un public plus motivé qui se poserait des questions sur la pérennité de l'image expositionnelle, qui voudrait aussi réfléchir aux façons dont on regarde et documente les expositions, et comment internet se reconnaît désormais comme un nouvel espace pour contempler, observer et vivre l'œuvre d'art. En ce sens, le dernier entretien signé par des artistes, commissaires, un stratégiste numérique et un rédacteur est exemplaire et captivant. Malgré le fait, comme le souligne Richard Max Temblay, que le public « exige l'instantanéité et des réponses rapides, et une compréhension approfondie de l'œuvre », ce livre selon moi répond à cet urgent besoin de comprendre.

Le moyen de ses ambitions

Parce que DHC/ART s'est donné les moyens (humainement et financièrement, évidemment), parce que sa mission pédagogique et éducative qui, sans faire l'objet d'une surenchère, transparaît à travers les pages en démontre la nécessité, la publication, ce « catalogue » si l'on veut, par sa rigueur, se transforme en livre véritable. Comme tous les livres qui doivent s'écrire et exister, il est mû par un grand désir de liberté, de rendre libre. Je réitère l'idée de John Knowles qu'il ne s'agit pas ici d'un catalogue *disposal,* d'une énième relique de papier que l'on garde malgré tout, mais dans une boîte de carton rangée au grenier. C'est un livre destiné à s'ancrer dans l'histoire, qui présente, avec beaucoup de sollicitude envers son lecteur, « un lieu qui favorise l'engagement, la stimulation, l'émancipation et la familiarité avec l'art ». ◆

☆☆☆☆
DHC / ART
Libre
Montréal, Munich, Phi Foundation for Contemporary Art, Hirmer Verlag
2018, 300 p., 65 $

Village global

Emmanuel Simard

Deux livres à la beauté brumeuse remettent en contexte le travail visionnaire de Bill Vazan et y révèlent un artiste humaniste.

Le projet *Worldline* de Bill Vazan – ligne virtuelle mondiale dont les segments visibles (un ruban noir fixé au sol) étaient installés dans vingt-cinq institutions artistiques de différents coins du monde tels l'Australie, le Canada, le Danemark, l'Islande ou encore la Sierra Leone – me fait penser au film de Johan Van der Keuken, *Amsterdam Global Village*, et à ses longs plans séquences se promenant dans la ville et prenant contact avec ses diverses communautés ethniques. Je risque le rapprochement boiteux, mais je sens entre l'œuvre du cinéaste hollandais et celle de l'artiste canadien Bill Vazan une certaine parenté de propos. Sans l'apport sociologique ou ethnographique présent chez Vazan, mais tous deux néanmoins « cartographe[s] des chemins implicites de l'humain dans le monde ».

L'ici et l'ailleurs, le soi et l'autre

D'abord, démêlons les cartes. Deux publications, produites par le centre d'artistes et de l'image contemporaine Vox, couvrent le travail de l'artiste conceptuel. L'une d'entre elles est une réédition du livre publié par Vazan lui-même en 1971, qui se proposait de documenter les étapes de la réalisation de son projet titanesque. Broché et d'aspect assez rudimentaire, ce livre inclut la correspondance, les calculs géodésiques et les images des différents lieux participant au projet. Selon l'artiste, il est « un point de contact qui permet de réimaginer l'intervention » qui fut mise en œuvre simultanément le 5 mars 1971. Ma critique se penchera plutôt sur le deuxième ouvrage, *All over la planète,* traitant des travaux de Vazan et plus spécifiquement de *Worldline,* « œuvre emblématique de notre histoire culturelle ».

Bill Vazan y apparaît clairement d'ailleurs comme visionnaire.

Sur la couverture, sur fond gris cendré assez pâle, une main en gros plan retient, du bout des doigts, un petit globe terrestre. Le geste semble solennel, empreint d'une gravité proche de celle de l'enfant qui ramasse un caillou près d'un ruisseau. Cette photo a résolument le pouvoir symbolique d'annoncer, de nous introduire à merveille l'œuvre conceptuelle, dont l'enjeu du projet éditorial à deux volets est de la « reconsidérer au présent sans pour autant la tenir pour acquise ».

All over la planète contextualise habilement, dans une langue simple et claire, ce projet gigantesque et complexe pour l'époque – compte tenu des moyens de communication –, dans la pratique de l'artiste. Sans « embaumer » le projet, en examinant ses conditions matérielles, les textes signés par Marie J. Jean, Zoë Tousignant et Robert Graham permettent de donner de l'air à l'œuvre et lui accordent une plus grande portée dans notre réalité actuelle. L'ouvrage offre aussi, en deuxième partie, une vue généreuse (près de la moitié du livre) sur le travail de Bill Vazan en *land art*. Sur papier glacé, majoritairement en couleurs, des photographies présentent l'artiste en arpenteur du réel, ses interventions épousant la topographie des villes ou des campagnes. Ces prises de vue permettent au lecteur de contempler et de réaliser l'importance du travail de l'artiste dans le paysage, et la façon dont la terre est sentie, conçue dans l'imaginaire de ce dernier.

Le musée imaginaire

Feuilleter l'ouvrage revient à visiter l'atelier-monde de l'artiste, parcourir du regard un bureau imaginaire, encombré de papiers, dans un ordre antihiérarchique. C'est encore plus vrai pour la réédition de *Worldline,* qui reprend le procédé d'impression initial, à partir de la maquette originale de Vazan, c'est-à-dire que les plaques « n'ont pas été réalisées à partir des reproductions d'objets, mais des objets eux-mêmes ». Les insérer dans l'ouvrage transforme ce livre en objet à part entière, mais plus encore matérialise le processus conceptuel qui a rendu l'intervention possible. Agrémenté en outre des photographies prises pendant l'intervention et envoyées par les responsables des musées, je suis tout à fait de l'avis de Zoë Tousignant lorsqu'elle affirme que ces documents permettent d'« apprécier pleinement l'étendue [des] ramifications [de l'œuvre] ». L'une des forces du livre est de réussir à mettre en lumière chacun des petits gestes qui a permis la réalisation de *Worldline* et, document après document, telle une courtepointe, à réactualiser intelligemment l'univers d'un artiste et d'une œuvre clé de l'art conceptuel. Bill Vazan y apparaît clairement d'ailleurs comme visionnaire, capable d'interconnecter des centaines de personnes « créant pour lui-même un réseau artistique mondial avant la lettre ». Dépourvu d'un cynisme qui a trop souvent cours aujourd'hui, le message de l'artiste se révèle humaniste dans son désir « d'*unification* mondiale ». Pour preuve, les mots de Vazan lui-même : « que l'évènement soit compris comme une œuvre créée par nous, puisqu'à un certain niveau cette ligne représente, à sa manière, la capacité des peuples de la Terre de coopérer pacifiquement – et pourquoi pas dans une œuvre d'art ? » ◆

☆☆☆☆

Sous la direction de
Marie-Josée Jean
Bill Vazan : Worldline 1969-1971
Montréal, Vox, centre de l'image contemporaine
2018, non paginé, 30 $

Sous la direction de
Marie-Josée Jean
Bill Vazan : All over la planète
Montréal, Vox, centre de l'image contemporaine
2018, 182 p., 50 $